LA MERE MIGEL

C'était dimanche, la vaste brasserie allemande regorgeait de gens épais qui s'abreuvaient de bière, en famille, dans une atmosphère surdie et chaude. Peu de bruit; en voyant les têtes renversées entonner chope sur chope, on était un peu surpris que tant de liquide précipité à la fois ne fit pas entendre un fracas de cascade, de chute. Les consommateurs accomplissaient une fonction.

De temps en temps, ils se levaient, se faufilaient à travers les sociétés attablées et disparaissaient un moment; puis ils venaient, épanouis de soulagement, d'aise, reprendre leur place et leur exercice d'ingurgitation. Le service était adroit et silencieux. Les garçons ne se montraient pas affairés comme ils le sont, novices. Ils devinaient les commandes plutôt qu'ils ne les prenaient. Assouplis par des disciplines anciennes, ils semblaient considérer la salle comme une place d'armes, un jour de manœuvres. Ils s'employaient autour d'un groupe de tables ainsi qu'autour d'une batterie. Chacun y remplissait son rôle avec ordre et célérité.

Enfin, cette petite ville de Rhénanie offrait une image de l'Allemagne partout, à la même heure. Comme ce ministre du Second Empire qui disait avec orgueil, les yeux sur la pendule: "A cette heure-ci, tous les collégiens de France font la même version," on eût pu jurer que tous les Allemands observaient le repos dominical dans les mêmes lieux et de la même manière.

Le temps humide et froid, dehors, justifiait, il faut le dire, le délaissement de la promenade au profit de la brasserie. Celle-ci ne secourt pas que la fatigue; elle secourt aussi le désœuvrement en lui donnant l'apparence d'une occupation.

Au milieu de cette foule altérée, une seule famille se trouva, en arrivant, dans un visible désarroi. C'était une famille française composée du père, de la mère et de leurs quatre enfants, deux fils et deux filles. Les plus âgés avaient huit et dix ans; les plus jeunes quatre et six ans. Ces derniers donnaient la main à leur mère; les autres suivaient le père à la recherche d'une table libre pour sa smala, comme on eût dit en France où ce phénomène est toujours remarqué et souvent raillé. Il passait là inaperçu. Les Allemands ne prêtaient aucune attention à cette famille nombreuse, parce que c'est chez eux monnaie courante. Ils ne se dérangeaient pas non plus pour lui faire place. Ils jouirent même de son embarras quand ils eurent reconnu des Français, des intrus. Les coudes s'étalèrent, les regards durcirent, l'hostilité se laissa voir.

C'était non pas par plaisir mais par nécessité, pourtant, que cette demi-douzaine d'étrangers avait choisi la brasserie pour s'y restaurer. M. Lestinois, le père, petit fonctionnaire aux pays rhénans, rentrait en France où l'appelait une situation plus avantageuse. Il avait fait venir sa femme et ses enfants, il les remmenait. Quoi de plus naturel? Leurs billets pris, leurs bagages enregistrés, les voyageurs avaient découvert aux environs de la gare cet endroit pour dîner avant de prendre le train de nuit, qui passait à 9 heures... M. Lestinois exquiquait cela au garçon qu'on lui avait désigné comme parlant français.

—Bien, fit cet homme, je vais tâcher de vous caser. Avec un peu de complaisance...

Mais c'était justement ce qui manquait le plus, et les buveurs de bière auxquels le garçon s'addressait le lui firent bien voir. Il avait beau dire: "Serrez-vous un peu; ce sont de meilleurs clients que vous: ils dînent, tandis que vous ne prenez qu'une chope"; les autres maugréaient, et ne bougeaient pas. Des paroles malsonnantes furent prononcées, que le Français comprit.

—N'insistez pas, dit-il au garçon. Nous allons nous séparer, voilà tout. Servez-nous vite.

Il s'installa au bout d'une table avec les ainés de ses enfants; les deux plus petits allèrent s'asseoir à une autre table avec leur mère. Ils étaient charmants, la fillette de quatre ans fine et blonde, et regardant de tous ses yeux; le garçon, non moins éveillé qu'elle, sous un béret intitulé L'Indomptable. Après le premeir plat, ils commencèrent à s'ennuyer à table et à chercher des distractions autour d'eux, en dépit des réprimandes de leur maman. Ninette avait pour voisine une Allemande de forte corpulence dont le corsage en saillie s'ornait d'un ample médaillon de piété conjugale. Cette image sous verre intrignait Ninette qui, n'y tenant plus, allongea tout à coup la main vers le portrait en disant à la dame: "C'est ton mari?"

Le mot rompit la glace, plus encore que les excuses de la mere pour l'effronterie de l'enfant. L'Allemande, se penchant, porta elle-même le bijou aux menottes indiscrètes. Et les deux visages rapprochés riaient à qui rirait le dernier. Encouragé par l'initiative de sa sœur, Riri glissant de son siège, se crut autorisé à rivaliser de familiarité avec elle, en sautant sur les genoux d'un gros Allemand qui le regardait sans méchanceté.

—Veux-tu descendre! s'écria la mère. Est-il insupportable! Pardon, monsieur...

Mais l'Allemand, amusé, avait pris le petit garçon par la taille et ne le lâchait pas. Alors, celui-ci, hors de toute mesure, se mit à chanter:

C'est la Mère Michel...

et l'Allemand continua gaiement:

G'a berdu zon jat...

Et ils reprirent ensemble, l'enfant adoptant l'accent de l'homme:

C'est la Mère Migel...

La maman de Riri, rouge et décontenancée, appelait à l'aide, par signes, son mari qui dînait quelques tables plus loin. Il vint.

—Fâche-toi, dit-elle. Moi, je ne peux pas me faire obéir...

Riri narguait d'autant plus son père qu'il se sentait un allié... Aussi bien, l'Allemand, à peu près du même âge que Lestinois, repondait en mauvais français aux regrets exprimés:

"Laissez donc... Bas de mal à ça... Le betit étonné que sa chanson je sache..."

—Oui, fit Lestinois, gêné: où l'avez-vous apprise?

—En Jampagne, bentant la guerre... Les enfants tu pays fenaient chouer afec nous. Ils chantaient cette Mère Migel qui crie par la venêtre: "rentez-moi mon jat!..." Votre fils... le soûtenir de tout ça... a réfeillé, fous gombrenez... On fa guelguefois chercher pien loin...

—Ce qu'on trouverait près de soi... et à moins de frais, dit le père de Riri.

Les deux hommes avaient fait la guerre et n'en avaient rapporté aucune inclination l'un pour l'autre, cela va de soi; mais ils avaient fait ensuite la paix et ne se croyaient pas condamnés à une animosité perpétuelle. Au milieu des siens, entre sa femme et ses enfants, le Français se sentait maintenant caressé par une légère brise de sympathie qui soufflait des tables environnantes vers la famille nombreuse réunie.

Doucement, sans avoir l'air de le faire exprès, Lestinois reprit son fils, salua la dame au médaillon et l'interprète de la Mère Michel, et poussa son petit troupeau vers la sortie. Mais là, il ne put empêcher Riri de se retourner et d'agiter, en guise d'adieu, son innocente main, dans la direction de la table quittée.—Lucien Descaves.

CUNARD

Les plus rapides et plus modernes paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

EN 6 JOURS

TOUS LES MARDIS

MAURETANIA AQUITANIA BERENGARIA

Ticket, $100. Tax, $5.

Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.

LES DEUX PLATEAUX DE LA BALANCE

Lord Grey qui, en Angleterre, est un de ces sages comme il en manque par le monde, vient de prononcer de justes paroles. Elles sont si raisonnables qu'il ne faut pas espérer qu'elles seront entendues.

Lord Grey voudrait "que l'on ne considérât pas les crédits et les avances que se sont faits les alliés entre eux pendant la guerre, comme de l'argent prêté au cours "d'affaires ordinaires," mais comme la contribution de chaque pays à l'œuvre commune de la guerre."

Tout le mal européen provient de ce que dans ces questions des dettes internationales, on veut, entre alliés, continuer l'erreur de considérer la guerre comme une "affaire ordinaire."

Elle n'a pas été une "affaire ordinaire." Il n'y avait aucun Doit et Avoir à ouvrir entre amis. Nos comptables n'avaient pas à se jucher sur leur chaise haute. Tous les peuples devaient, sans compter, mettre les ressources en commun pour l'effort commun.

En réalité, le bilan qui est présenté aujourd'hui est faux. Les Anglais et les Américains ont apporté plus d'argent. Nous, nous avons apporté plus de sang.

Si on pesait les sacrifices reels, les croix de bois feraient pencher en notre faveur le plateau de la balance que tient la Justice. Nos dettes ne sont pas des dettes comme les autres; elles ne pourraient être calculées comme telles que si, par compensation, on évaluait les morts en argent. Si on osait ce calcul exact, mais cette profanation, tous les comptes seraient balancés.

Quoi qu'il en soit, ces dettes sont nôtres. Nous les avons reconnues. Nous avons déclaré devoir. Donc, nous devons; mais quand, à l'aide de ces dettes si spéciales, on essaye d'exercer sur nous de sournoises pressions politiques, nous avons le droit d'écrire, tout en subissant la force, qu'il est répugnant de voir traiter par certains publicistes alliés, comme une "affaire ordinaire," une affaire où, en face de tonnes de charbon et de viande frigorifiée, il y a tant de cimetières!—Louis Forest.

Il est plus facile d'être bon pour tout le monde que pour quelqu'un.

L'ETOILE FILANTE

Parmi les clartés et les ombres de cette belle nuit d'été, toute la famille, ainsi que ses invités, venait de s'installer, au bout du parc, sur la terrasse fleurie d'où l'on découvre l'horizon.

Les robes pâles, dans le bain bleu du clair de lune, figuraient des apparitions. Mainte chevelure féminine y devenait fée. Et tous les visages semblaient beaux.

Après ce dîner copieux et délicat, spirituel et rosse, où chacun, aux lumières, s'était senti si heureux de vivre, la grande poésie de la nuit, malgré tout, envahissait de sa mélancolie l'âme de cette poignée de modernes trépidants et pressés.

Il y eut d'abord un mutisme presque général qui laissa toute sa place au baume puissant venu des près d'alentour, où les foins étaient coupés. Puis quelqu'un passa des cigarettes et, la transition faite, les conversations reprirent, ici politique actuelle, la flirt, ailleurs discussion sportive.

Bientôt la nuit et ses mystères sacrés s'annula dans les esprits occupés d'autre chose. Seule, la petite Rose-Marie, dernière des demoiselles de la maison, continua de se taire, avec le regret informulé de ne pouvoir se recueillir assez pour goûter les charmes nocturnes.

Comme elle vivait l'hiver à Paris avec les siens, dansait tout ce qui se danse, jouait au tennis et portait les cheveux courts, elle se croyait de bonne foi contemporaine, et n'avait pas encore analysé, parce qu'elle était trop jeune, que son temps ne lui ressemblait pas.

Son petit visage de Keepsake était l'image même de son âme, et seul son instinct caché l'avertissait qu'elle était pour ainsi dire démodée, à une époque où les jeunes filles sont effrontées comme des mauvais sujets, pratiques comme des notaires.

Elle ne parvenait pas, comme ses sœurs et ses amies, à mettre son idéal dans les automobiles et les colliers de perles. Elle aimait la musique autrement que par snobisme, et chérissait les vers pour les lire et non pour les réciter avec tous les tics des acteurs en vogue. Cependant elle se défendait d'être rêveuse, de peur de s'entendre dire par ses frères, suprême injure, "qu'elle n'était pas à la page."

Aujourd'hui, que faisait-elle donc que rêver, pourtant, depuis le moment où Julien, l'ami de ses frères, était apparu dans le salon?

Dès cette minute, elle avait cessé de s'amuser. Ce dîner, auquel elle avait longtemps pensé comme à un plaisir, cette soirée qui commençait dans le parc n'étaient plus pour elle qu'angoisse et malaise.

Une timidité subite l'avait empêchée de dire un seul mot au jeune et beau diplomate assis à côté d'elle à table. Julien avait fini par renoncer à la conversation avec elle et s'était tourné vers son autre voisine, une petite coquette des environs. Et, dès cet instant, le chagrin était entré dans le cœur de Rose-Marie.

A présent, le clair-obscur la soulageait. Elle sentait se détendre sa petite figure crispée. La fraîcheur de la nuit calmait la fièvre de son front, faisait du bien à ses mains trop chaudes. Assise dans son coin sur sa chaise rustique, elle pouvait à loisir son imagination inventer tous les bonheurs.

A quelques pas, Julien parlait. Il racontait à un groupe attentif quelque épisode de voyage. Rose-Marie écoutait sa voix sans entendre ses paroles. Elle pouvait le regarder à son gré, tout enveloppé d'atmosphère lunaire, si beau, si mystérieux; et l'amour qui commençait en elle faisait de ce simple humain pareil à tant d'autres, magnifiquement, un dieu.

—Si j'étais seule avec lui sur ce banc occupé par la famille, comme je retrouverais vite mes esprits! Il tiendrait ma main dans ses longs doigts fins... Il me dirait...

Elle fermait les yeux un moment pour écouter ce qu'il lui dirait. Elle avait 16 ans. Elle était à l'âge où le féminin croit volontiers que l'amour se compose surtout d'éloquence et de clair de lune. Et, nonobstant ses cheveux coupés et sa robe courte, cette adolescente de 1922 ne se doutait pas qu'elle était, en cette minute, malgré toute la sécheresse de son siècle, aussi romanesque que n'importe quel poème de Musset—qu'elle n'avait jamais lui d'ailleurs.

Une voix pointue de femme la réveilla brusquement de sa songerie. C'était une de ses sœurs mariées qui s'exclamait:

—Vous avez vu?... Une étoile filante!

Du coup, toutes les conversations particulières s'arrêtèrent, et chacun ne s'intéressa plus, pour un instant, qu'à ce nouveau sujet.

Julien raconta les pluies d'étoiles filantes qu'il avait vues dans une traversée lointaine. Quelques-uns risquèrent des plaisanteries. Mais une vieille dame remarqua qu'il fallait se dépêcher, quand on en voyait une, de faire un vœu, qui serait exaucé dans l'année, et Rose-Marie, là-dessus, avança sa chaise pour mieux regarder l'horizon.

Elle ne fut pas la seule. Les autres, prosaïquement, venaient d'ouvrir des paris.

—Si, d'ici dix minutes, il y en a une autre...

Et tous les yeux, amuses, devinrent, attentifs.

"Oh!... si j'ai le bonheur d'en voir une, pensait la rêveuse, je veux faire un vœu qui résume tout ce que j'ai pensé depuis que j'ai vu Julien!"

Et, cherchant à synthétiser poésie, belles paroles, battements de cœur, regards éperdus, fiançailles prochaines, mariage, bonheur éternel, elle parvint à trouver ce qu'il fallait dire tout bas en regardant la virtigineuse étoile, quand elle apparaîtrait et disparaîtrait:

—Qu'il m'aime!

Elle avait à peine trouvé, que toutes les voix à la fois firent un "Ah!"... prolongé. Rose-Marie s'était levée d'un bond. La bouche ouverte, les yeux dilatés, elle ne parvenait pas, dans son émotion superstitieuse, à rattraper son sang-froid et à formuler son vœu. Poésie, belles paroles, battements de cœur, regards éperdus, fiançailles, mariage, bonheur éternel, tout lui échappait. Un petit silence parfait saluait la longue chute de l'étoile.

On eût eu le temps de compter: "Un, deux, trois!" Alors, sur un ton qui, comiquement, déchira la nuit romantique, Rose-Marie, absolument malgré elle, déchaînant les rires, exhala son désespoir par ce petit mot plus que prosaïque:

—Ah!... zut!...

L'étoile avait filé, le vœu n'était pas fait, les rires continuaient.

Rose-Marie, avec un court sanglot, laissa tomber sa face dans ses mains, comme si elle venait de manquer sa destinée. Mais, grâce au clair de lune, les autres crurent seulement qu'elle se mettait à pouffer comme eux.—Lucie Delarue-Mardrus.

FAITS DIVERS

Paris.—La région boisée qui entoure la baie d'Arcachon contient, au dire des experts, des couches pétrolifères probablement aussi riches que celles de Bakou. Les journaux demandent au gouvernement de ne pas faire plus longtemps le silence autour de cette importante découverte afin qu'on puisse immédiatement procéder sur une grande échelle à l'exploitation de ces puits de pétrole.

Paris.—On annonce qu'environ 500 millions de francs-or en dépôt à la Banque d'Angleterre depuis 1916 feront dans quelques jours retour à la Banque de France. Cet or avait été envoyé pendant la guerre par la Banque de France à la Banque d'Angleterre pour garantir les avances faites par la Grande-Bretagne au gouvernement français.

Moscou.—Il rouge, couleur officielle du gouvernement soviétique, vient d'être déclaré par les savants russes remède excellent contre la petite vérole. Les rayons blancs, disent-ils, sont préjudiciables aux lésions de la peau causées par cette maladie, tandis que le rouge active la cicatrisation. C'est pourquoi une section de l'hôpital de Lefortevo, hôpital construit il y a 217 ans, par Pierre le Grand, a reçu une belle couche de couleur d'un rouge flamboyant. Les lits, la literie et tout le reste ont été peints de la même couleur.

Constantinople.—L'assemblée nationaliste turque d'Angora a, pa. une très forte majorité, accordé la dictature à Mustapha Kémal pacha et elle lui a donné l'autorisation de continuer la guerre jusqu'à ce que toutes les conditions du pacte national aient été remplies.

Calcutta.—A la suite de pèlerinages aux mosquées où des prières furent dites pour le succès de Mustapha Kemal, des milliers de Moslems ont aujourd'hui dénoncé Lloyd George. "Il existe une conspiration pour annihiler les Turcs," dirent certains orateurs. "Nous ne tolérerons davantage ni Lloyd George ni sa politique."

Constantinople.—Le "Tevhid Efkiar," organe officiel des Kémalistes, annonce que le conseil des ministres nationalistes a refusé d'accorder aux Américains la permission d'établir de nouvelles écoles en Anatolie.

Paris.—Il est prévu que les soldats anglais resteront à Chanak pendant la conférence sur le problème turc. On dit qu'ils ne sont pas en danger. A l'heure actuelle, Mustapha Kémal pacha doit faire face à deux partis, l'un voulant la guerre, c'est-à-dire l'occupation immédiate de la Thrace, et l'autre, le maintien des positions actuelles, en attendant le résultat de la conférence de la paix. Il est compris que Mustapha approuve les pacifistes.

Plus de six millions d'ouvriers britanniques dénoncent la politique sournoise de Lloyd George et se sont déclarés contre la guerre.

Soit qu'elle confisque défintivement les biens allemands mis sous séquestre pendant la guerre, soit qu'elle s'empare des gisements miniers de la Ruhr, la France n'entend pas se laisser berner plus longtemps par les faux-fuyants de la diplomatie teutonne. Les promesses du traité de Versailles doivent être tenues.

En général, on ne demande des conseils que pour ne pas les suivre ou pour faire des reproches à celui qui vous les a donnés.

Le Danger Linguistique

Il ne faut rien exagérer et s'efforcer toujours de garder une mesure exacte. On y réussit le mieux dans le temps des vacances. Pour peu qu'on sorte du tumulte des affaires et q'on réfléchisse dans le silence, on se rend compte aisement de ce que l'imagination, les rivalités, la fièvre des polémiques ajoutent aux réalités et de l'altération qu'elles leur font subir.

Quand, dans un paisible examen de conscience, on cherche à déterminer l'état moral de la Belgique, on doit reconnaitre qu'il est en somme relativement satisfaisant et moins compliqué, moins dangereux que celui d'autres pays qui ont subi des commotions semblables à celles dont elle a souffert, et même de moindres épreuves. Cependant un point douloureux fixe l'attention. La question des langues peut, dans ce pays pour qui l'unité est une condition essentielle de force et de durée, devenir une cause sérieuse de débilité et une menace pour l'avenir de la nation.

En ce moment elle semble cristallisée dans une forme précise et d'un contour assez net: comment organiser un enseignement universitaire flamand?

Si le problème linguistique devait se maintenir dans la recherche des modalités d'un haut enseignement flamand, je confesse que je n'y verrais pas un péril extrême. Considérée d'un point de vue purement objectif et technique, comment une question d'enseignement supérieur pourrait-elle provoquer des déchirements dans les tissus profonds d'un peuple? Quoi qu'on veuille d'ailleurs la langue française demeurera la langue de la pensée, l'instrument de l'élite, l'outil intellectuel de la nation. Elle porte en elle des vertus, une puissance de rayonnement, un don de diffusion que des règlements ne sauraient contenir.

Mais la revendication actuellement affichée par les flamingants et où paraît se concréter leur espérance culminante, semble avoir des dessous et des prolongements. On voit au travers se dessiner une mentalité qui inquiète. Et derrière, un flot trouble de passions s'enfle et murmure.

Ils veulent d'abord conquérir l'Université de Gand et détruire une institution scientifique qui honore le pays. Mais ne serait-ce chez eux qu'un préjugé régionaliste, ou une aspiration sentimentale?

Quand on lit les extraits publiés par la grande presse de feuilles de combat éditées par les flamingants, et qu'on écoute certains intellectuels qui conduisent le mouvement ou l'appuient et dont le type est bien caractéristique—de grands gaillards barbus et chevelus, un poil noir ou blond, à l'œil ardent—on a l'impression qu'ils veulent autre chose que l'institution de cours universitaires en langue flamande et qu'ils ont de plus larges perspectives. Et c'est ce qui donne à la question de l'Université de Gand un aspect symbolique et alarmant.

Comment conçoivent-ils la Belgique de demain? Comment souhaitent-ils de la façonner? Beaucoup d'entre eux, et la plupart de leurs chefs officiels, déclarent répudier le séparatisme et le fédéralisme, et proclament hautement leur volonté de maintenir l'unité nationale. Tous sont-ils sincères? Au moins, sont-ils clairvoyants, voient-ils où ils conduisent et où on les pousse?

Ils répètent avec ostentation qu'ils n'entendent point scinder le pays, proscrire le français, que le français est nécessaire au peuple flamand. Eux-mêmes le parlent et le lisent et le lisent et ont souvent une bonne culture française, mais leurs clameurs de persécutés, leur ton frénétique qui semble être leur diapason ordinaire, leurs cris de guerre, leurs exhortations pathétiques—le langage des Daels et autres apôtres de la secte—tout semble annoncer qu'ils entendent organiser au sein de la nation une sorte de révolte prolongée, d'effort soutenu et permanent, qui ne peut aboutir qu'à un heurt violent où à une dislocation.

On leur a donné avant 1914 une loi sur l'enseignement moyen, et depuis l'armistice une loi en matière administrative. Ils entendent maintenant prendre d'assaut l'Université de Gand.

Que veulent-ils après? Que leur donnerait en somme la possession de l'Université de Gand? La possibilité de fabriquer annuellement pour quelques provinces deux douzaines de médecins de village, d'avocats, de notaires, de pharmaciens. Ils ont depuis longtemps une Académie flamande. Qu'a-t-elle produit? Qu'a-t-elle fait pour la science flamande, pour la pensée flamande, pour la culture des populations flamandes?

Alors, encore une fois où est le but, le terme final du mouvement, le point d'aboutissement de la campagne? Voilà ce qui préoccupe et ce qui énerve les esprits soucieux de l'avenir du pays.

Je viens, dans ces premiers jours de vacances, en attendant de quitter le pays, de parcourir toute une pittoresque région, j'y ai vu et salué dans les moindres villages des monuments aux morts de la guerre. C'est tantôt une modeste dalle insérée uniment dans un mur de cimetière, tantôt un socle de granit surmonté d'un lion, ou parfois, dans une grosse bourgade, l'image, en style naïf d'un soldat casqué dans une attitude convenue de résistance et de défi. Mais partout c'est le rappel du sacrifice de chacun pour tous, de toutes les communes pour la communauté, la métaphore de marbre ou de pierre qui évoque la douleur, l'effort, le salut de la patrie une et indivisible.

On interprète souvent à son gré la pensée des morts. Si les Belges qui donnèrent leur vie dans la guerre eurent une claire volonté, ce fut de conserver la patrie et de la perpétuer.

La division linguistique du pays, plus que des discordes sociales ou des conflits de parti, menacerait la Belgique de décadence et de dissolution.—Paul Hymans.

REMEDES D'HIER

ET D'AUJOURD'HUI

La marquise de Sévigné était fière de sa belle santé, et, à part un ulcère à la jambe, un rhumatisme articulaire et une crise de "colique néphrétique et bilieuse," elle ne connut guère les affres de la maladie jusqu'à sa mort, qui survint à l'âge de 70 ans et fut la suite d'une variole maligne. Aussi ses lettres fournissent-elles bien peu à glaner pour les amateurs de commentaires médicaux. A part le "purgare" et le "saignare" si en faveur à son époque; à part, en un seul passage, le célèbre précepte "clysterium donare," qui trouvait dans le Roi-Soleil lui-même un observateur respectueux, elle parle fort peu de remèdes, sauf peut-être pour faire allusion à quelques traitements bizarres.

Par contre, elle marque, en maintes circonstances, une amusante désinvolture à l'égard des médecins et de la médecine. "J'ai vu, écrit-elle à sa fille, les meilleurs ignorants d'ici qui me conseillent des remèdes si différents que, pour les mettre d'accord, je n'en fais aucun." C'est probablement, d'ailleurs, ce qu'elle avait de mieux à faire.

"Je parlerai, écrit-elle encore à Mme de Grignan, à M. du Chesse, de votre petit médecin, et nous lui ferons tuer quelques malades dans notre quartier, pour voir comment il s'y prend: ce serait dommage qu'il n'usât pas du privilege qu'il a de tuer impunément."

Cependant, toûte sceptique que fût Mme de Sévigné à l'égard des thérapeutes et de la thérapeutique de son temps, elle ne laissait pas que d'avoir confiance en "cette merveilleuse eau de lin à qui la France doit la conservation de M. Colbert," et qui, prise tous les jours, "gardait d'avoir des néphrétiques." Dans une lettre à son gendre, elle s'exprime ainsi, au sujet de la médication en vogue.

"M. le procureur du roi me détermina à cette eau de lin; son père est mort de la gravelle; il en a une telle peur, qu'il s'est dévoué à cette eau; il en boit en tout temps et croit être en sûreté. Comme le mien n'est pas mort de ce mal, je me contente d'en boire tous les matins."

L'absorption quotidienne de l'eau de lin, c'est-à-dire tout simplement d'eau dans laquelle on a fait bouillir des graines de lin, est une médication qui revient à la mode, et une Revue médicale américaine en parle avec de grands éloges. Elle lui attribue des propriétés émollientes, diurétiques, cholagogues, qui, pour être exposées en termes rébarbatifs, ne sont pas autres que celles que la marquise lui attribuait, en disant qu'elle gardait "d'avoir des néphrétiques."

Il ne faut jamais désobliger personne; aussi ne faut-il pas sourire de l'enthousiasme excessif que manifeste notre confrère transatlantique pour un remède, nouveau dit-il, mais qui pourtant était déjà archi-connu sous le règne de Louis XIV.—F. M.

—Topin est très anxieux, à propos d'un duel qu'il voudrait bien esquiver.

—Tout est arrangé, lui annoncent ses témoins.

—At! Je fais des excuses?

—Non; c'est votre adversaire.

—Crebleu! s'écrie Topin, je pouvais donc me battre... Il est plus fouinard que moi!

LES PATES DE SABLE

Voici le cas de conscience que me pose un jeune lecteur.

Ce jeune lecteur est à l'âge heureux où l'on fait encore des pâtés de sable; hélas! "construire sur le sable," n'est-il pas une occupation à laquelle, nous, les adultes, nous consacrons, pour la plupart tout le restant de notre vie?

Mais je vous épargne, aujourd'hui, les considérations sociales et les développements philosophiques où nous entrainerait aisément un pareil sujet...

Donc, ce petit garçon, qui passe ses vacances au bord de la mer, avait en faisant des pâtés, oubliée sa pelle sur la plage.

Le lendemain matin, il aperçoit cette pelle dans une boutique de la plage, précisément, la boutique d'une marchande de gâteaux.

Le petit garçon, tout heureux, reprend sa pelle, et se confond en remerciements; mais la marchande coupe court à ses effusions reconnaissantes, en déclarant sèchement, et tout net:

—C'est dix sous!

C'est ici que le problème se pose; rendre un objet égaré est une complaisance; est-ce une complaisance qui doit, qui peut être taxée?

Il y a même plus: on a assurément le droit de ne pas ramasser sur la plage un objet perdu; mais, l'ayant ramassé, a-t-on le droit de ne le rendre que contre argent comptant?

Ou alors prévenez les gens, comme en Suisse, où l'on affiche, avec les consignes d'intérêt général, le prix de l'amende à payer; mettez sur la plage un bel écriteau:

DEFENSE
DE PERDRE SA PELLE
SUR CETTE PLAGE
AMENDE: 0 fr. 50

Il est d'intérêt général, en effet, que les enfants apprennent l'ordre et l'économie. Et c'est sans doute pour leur enseigner ces vertus que la marchande de gâteaux ramasse, chaque soir, sur la plage, les pelles égarées, et ne les restitue à leurs propriétaires négligents que moyennant cinquante centimes...—Franc-Nohain.

Il y a des gens, et beaucoup, qui ne se repentent véritablement que de leurs bonnes actions.

Etes-vous etonne, demande cette dame

"Que j'ai confiance au Cardui," —Elle etait si faible qu'elle dut s'aliter—Lisez donc sa narration.

Osawatomie, Kansas.—Mme E. E. Keast, qui habitait dans le temps l'Illinois, dit: "Nous sommes venus dans cet état il y a onze ans et j'étais en bonne santé pour longtemps, cependant il y a un peu plus d'un an je devins malade...

"Je devins si faible que je ne pouvais plus rien faire, je ne pouvais me tenir debout. Je dus m'aliter.

"Je souffris beaucoup, j'étais nerveuse à un tel point que je me croyais mourante.

"J'essayais donc des médicaments et l'on fit bien attention à moi, malgré cela je ne puis me lever.

"Je suis resté alitée pendant trois mois, incapable de faire quoique ce soit.

"Mon mari colle des affiches et distribue des circulaires. Un jour, comme il y avait un Ladies' Birthday Almanach parmi ses circulaires, je me mis à le lire et j'envoyais ensuite un membre de la famille pour m'acheter une bouteille de Cardui. Ils rièrent et dirent que je ne le prendrais pas. Mais j'en pris, je commençai par prendre une cuillerée de Cardui toutes les deux heures.

"Je ne pris aucune autre médecine et je pris fidèlement le Cardui, et deux semaines après que j'eus pris la première cuillerée de Cardui, je puis me lever—me sentant beaucoup mieux que depuis des mois.

"Je continuai jusqu'à ce que je devienne en parfaite santé. Etes-vous étonné que j'ai confiance en Cardui. Et je suis certaine qu'il n'y a pas de meilleurs toniques pour les femmes que le Cardui."

Tous les pharmaciens vendent le Cardui, pour les femmes.—Adv.

ALLIANCE FRANCO-LOUISIANAISE

POUR L'ENSEIGNEMENT DU FRANCAIS DANS LES ECOLES PUBLIQUES

(Sous les Auspices du Gouvernement Français)

14e ANNEE

OFFRE A TITRE GRATUIT DES COURS DE COMMENCANTS ET DES COURS AVANCES DANS 19 ECOLES MUNICIPALES

AUCUNS FRAIS

Les classes s'ouvriront le lundi, 2 octobre 1922, dans les écoles: McDonogh 1, 7, 9, 11, 14, 15, 23, 28, 31, Allen, Beauregard, Davey, Kruttschnitt, Lusher, Magnolia, Parham, Rogers, Washington, Wilson.

Les cours ont lieu le lundi, le mercredi et le vendredi de 3 à 4 heures.

Les Directrices des Écoles Publiques reçoivent les inscriptions cette semaine.

Les Officiers de la Société, MM. J. M. Vergnolle, Adrien Rémond, Octave Garsaud, P. A. Chopin, J. M. Sabathier, H. Dabezies et L. C. Durel, se feront un plaisir de fournir d'autres renseignements.

Pharmacies Francaises

Martial B. Casteix, Proprietaire

Ordonnances de medecins soigneusement composees

4 Grandes pharmacies

Aux coins des rues

Bourbon et Conti — Téléphone Main 9408

Champs-Elysées et Claiborne — Téléphone Hemlock 9252

Magazine et Thalia — Téléphone Jackson 9151

Champs-Elysées et N. Rampart — Téléphone Hemlock 9340